

Sur ma table de travail bordélique à la maison, il y a cette photo de moi, le nez plongé dans un livre dont je ne peux pas voir le titre. À mon air vulnérable et mélancolique, je dois avoir dix-sept ou dix-huit ans. J'aime cette image parce qu'elle me rappelle les joies consolantes que me procurent la lecture. Pétrie de complexes, j'ai longtemps détesté qu'on prenne des clichés de moi. Il y en aura de nombreux autres quelques années plus tard, pris à peu près dans la même pose à travers les bouquins, mais je l'ignorais alors. À bien y penser, il devait quand même y avoir une petite voix dans ma tête pour me rappeler que les livres deviendraient ma soupape, ma liberté, mon élévation, et, un jour, mon gagne-pain. J'étais si nulle en mathématiques et sciences... Juste d'y penser, j'en fais de l'urticaire.

C'est surtout au cégep que la lecture est devenue en partie salvatrice pour moi. Je devais être en peine d'amour – encore – ou un brin déprimée quand il m'est apparu clair qu'avec un livre, l'existence n'était déjà plus si terne, ou, du moins, qu'il y avait derrière les pages, quelque chose comme l'espoir d'aller mieux. « Chaque lecture est un acte de résistance. Une lecture bien menée sauve de tout, y compris de soi-même. », écrivait Daniel Pennac dans *Comme un roman*. On connaît (ou pas) la suite, je suis devenue journaliste littéraire, écrivaine et, depuis peu, professeure de français langue seconde et de littérature à John-Abbott. Au-delà du plaisir que je ressens à être dans la transmission, du sentiment d'être utile et de la réelle conviction de faire une différence en partageant ma passion pour les mots de notre si riche langue française, je m'en confesse, j'éprouve une certaine jalousie à l'égard de celles et ceux qui auront la chance de prendre part au prix Femina des cégépiens.ne.s.

Plus jeune, je pense que j'aurais payé pour participer à ce type de projet d'envergure. Récemment, un de mes étudiants m'émouvait en m'écrivant dans un courriel que lire *L'Étranger* d'Albert Camus l'avait aidé à mieux se connaître, à se comprendre, et, surtout, à devenir une meilleure personne. C'est en plein ce que doivent réussir à faire les meilleures histoires. Et, on s'entend, celles en lice pour le Femina font déjà partie de la crème de la crème !

Et que dire de l'effet que procureront les discussions groupées autour d'œuvres lues en commun dans le cadre de ce prix littéraire... Oui, il y aura les rencontres, les échanges, les sourires complices, mais au-delà de tout, il y aura la chance fort probable de tomber sur LE texte qui change tout, celui qui s'imprègne dans chacun des pores de la peau et qui se loge au creux du cœur pour toujours.

Je souhaite à toutes et à tous d'atteindre cette extase en français, seule langue officielle au Québec, et à mon humble avis, la plus précise, sage et folle à la fois. Jamais je n'ai été tentée de lui être infidèle.

Passionnément vôtre,



Claudia Larochelle

Journaliste, écrivaine et professeure